

HISTOIRE ALEATOIRE

Un homme incertain marche dans la rue. Il pourrait s'appeler Serge ou Gunter, Pédro, Luigi ou Allan. Il marche machinalement, sans raison, pour bouger, pour se déplacer et décaler, voire lester l'espace de vide en lui. Non pas un vrai vide d'ailleurs, plutôt une vacuité, son corps est une vacuole, une enveloppe qui ne contient rien aucun message, une lettre non écrite, sans destinataire, une lettre blanche. Ou encore, une lettre, voyelle ou consonne, d'un alphabet tournoyant au-dessus de la page comme un oiseau qui n'oserait pas se poser.

Il marche les yeux grand' ouverts et rêve de déranger le paysage, les immeubles, les arrêts d'autobus Decaux, les panneaux de circulation et tout le mobilier urbain. Il n'est pas nostalgique ou triste mais il semble avoir égaré son appétit de vivre. Il est sans doute en réserve, en attente d'événement. Il déambule rue du Faubourg Saint Antoine en direction de la Bastille, passe devant l'hôpital lorsque, presque au coin de la rue Ledru Rollin, il la voit de loin venir à sa rencontre, elle, cette femme parmi toutes les autres. Il sait que c'est elle qui approche sans l'avoir remarqué. Ca ne peut qu'être elle, le doute n'est pas possible, mais ce n'est pas encore une rencontre.

Elle, la femme sans nom, marche légèrement pour le plaisir de marcher. Elle regarde tout et n'importe quoi, curieuse de voir, sourit du reflet du soleil qui passe sur ses yeux devant la vitrine d'un parfumeur. Elle a faim et soif mais l'envie de marcher est plus forte. Elle désire avant tout mouvoir tout son corps, goûter toutes les sensations qu'il lui envoie jusqu'aux petites douleurs qui peuvent survenir quand on la bouscule, quand elle met le pied sur un caillou trop pointu ou quand l'élastique de son slip la pince soudain.

Maintenant, elle aussi voit arriver de loin ce curieux homme. Elle ne saurait dire pourquoi elle le trouve curieux, sa démarche peut-être, quelqu'un qui n'irait nulle part sans hésiter. Elle est légèrement intriguée. Si on lui avait posé la question, elle aurait répondu être certaine de ne pas le connaître. Pourtant, elle le regarde s'approcher. Pour elle également ce n'est pas encore une rencontre.

A moins d'un mètre l'un de l'autre chacun s'arrête, leurs regards ne se quittent pas mais aucun n'aurait pu dire la couleur des yeux de l'autre. Autour d'eux, les gens semblent

marcher vite. Parfois ils se font bousculer sans en être dérangés. Impossible de dire combien de temps dure ce plan fixe. Et puis :

« Comment t'appelles-tu, demande-t-elle ?

Allan ou peut-être Gunter.

Moi, c'est Barbara.

Ca commence bien, disent-ils en même temps. Ca commence par le commencement.

Qu'est-ce qui commence ?

Je ne sais pas, dit-il, mais ça commence ou plutôt ça a commencé.

Tu me connais ?

Oui, puisque je te reconnais. C'est toi, j'en suis sûr.

Comment peux-tu dire ça puisque moi, je ne te connais pas.

Ah bon. Ca ne fait rien, d'ailleurs tu te trompes, si c'était vrai tu ne te serais pas arrêtée.

Je m'arrête toujours lorsque l'on me regarde comme tu l'as fait.

Comment t'ai-je regardé » ?

Elle hésite, sourit à peine et dit :

« Sans doute comme un homme regarde une femme. Elle ne peut alors que le regarder comme une femme regarde un homme ».

Il la prend fermement par les épaules de ses deux mains. Elle se laisse faire sans pourtant se laisser aller.

« Tu ne me fais pas mal, dit Barbara.

Je n'aime pas faire mal. Je ne le fais jamais exprès. Et toi, qu'aimes-tu, que veux-tu, demande Serge ?

Je veux... rien. Je veux que rien n'arrive, encore un instant. J'aime ces instants où rien ne se passe. J'ai peur aussi, un peu. Ils contiennent trop de choses cachées et je les sens dans tout mon corps. Tu vois, par exemple, la pointe de mes seins devient dure, ça me fait doucement mal. J'ai aussi la chair de poule sur mes bras. Et toi, que veux-tu ?

Je ne sais pas. J'ai mal au bout des doigts et aussi dans le ventre, j'ai soif. Je voudrais qu'il pleuve sur nous, nous serions mouillés, les vêtements colleraient à notre corps. Tu vois, je dis déjà notre corps. Nous resterions ainsi, immobiles, les gens autour de nous vieilliraient alors que le temps nous aurait épargné. J'aimerais aussi, mais plus tard, t'emmener dans un pays très froid recouvert d'une neige qui amollirait le paysage. Nous marcherions avec difficulté, seuls, sur un lac gelé. Parfois, l'un de nous tomberait et ça nous ferait rire. La nuit envelopperait progressivement le lac et nos rires ne cesseraient pas.

Après ?

Après, nous nous endormirions sur un épais tapis rouge devant des bûches allumées.

En es-tu certain ?

Non, bien sûr. Je triche. Mais ce qui se serait réellement passé, je ne peux pas te le raconter.

Tu as raison. D'ailleurs je ne pourrais certainement pas l'entendre. Il est préférable que chacun se raconte pour lui-même la suite de l'histoire car elle n'est pas la même pour l'un et l'autre.

Ce serait grave ?

Non mais ce serait dommage de s'en rendre compte. Quand l'histoire aura eu lieu, ce sera bien de la raconter à deux voix, elle sera plus riche et tant pis pour les fausses notes».

Il s'éloigne de quelques pas, s'arrête et se retourne. Elle n'a pas bougé, son sourire est un peu figé.

« Je reviendrai demain à la même heure, dit Gunter.

Oui, je sais, dit Barbara ».

A l'heure exacte pour l'un et l'autre, ils se sont retrouvés au même endroit et dans la même position que la veille lorsqu'ils s'étaient quittés. L'histoire continue donc, elle reprend là où ils l'ont laissée la veille, comme des comédiens dans le même décor remettant leurs costumes déposés la veille. La veille, était-ce la veille pour Serge ? Pourquoi a-t-il toujours ce mot en tête, comme d'autres disent machinalement demain ? Il joue toujours avec le temps : demain-la veille. Pourtant, aujourd'hui n'est ni demain ni la veille. Il lui prit la fantaisie d'épeler ce mot, a u j o u r d' h u i, et sourit en pensant : au jour dit.

Elle aussi est là, l'un et l'autre ne sont pas étonnés de se voir. A coup sûr, l'histoire continue. Ils auront le temps de s'en étonner plus tard, la veille d'une soirée brumeuse où le mot FIN s'écrira sur l'écran avec évidence, à moins que le drame n'explode pour repousser cette fin. S'il pense obstinément à ce mot, *la veille*, c'est sans nul doute pour tenter de faire consister celui d'*aujourd'hui* de peur qu'il lui échappe et d'être incapable de le retenir. La veille, au contraire, ouvre à l'infini, c'est une promesse à défaut d'être un engagement.

Il lui prend les mains qu'elle lui tend. Elles sont fraîches et il ne sait qu'en faire. Fragment de corps qui se retient. C'est la première fois qu'il la touche. La veille, je n'aurais pas pu, pense-t-il. Il se rappelle tout de même qu'il l'avait prise par les épaules mais alors seule sa voix avait eu réellement de l'importance. Ils sont là, l'un en face de l'autre et ne se disent rien, ni bonjour ni alors vous êtes venu. Que dire devant l'évidence, l'énoncer ne sert à rien et pourrait en faire douter. Il lui dit simplement :

« C'est bien.

C'est comme ça. Je le savais déjà hier.

Vous l'aviez deviné ?

Non, je le savais.

Moi, je ne sais jamais rien à l'avance. Je ne sais dire que la veille. Que dire d'aujourd'hui puisqu'il ne commence qu'à peine.

Je comprends. Pour moi, c'est un peu différent : quelques fois je pleure pendant que l'autre rit encore. J'ai vite renoncé à m'expliquer pourquoi. Ce n'est pas facile d'avoir un temps d'avance.

Pas plus que d'avoir un temps de retard. Quel temps fait-il aujourd'hui ?

Beau, non, chaud et humide.

Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je vous demandais si nous étions dans le même temps ensemble, là, maintenant, à cette minute précise.

Comment voulez-vous que je le sache ?

Je croyais que...

Vous voyez, ça se décale déjà. Vous n'avez pas compris, je ne suis pas extralucide. Je ne sais d'avance que peu de choses : une statue de Giacometti, une peinture de Goya, un vin italien comme le Barbera, bref tout ce qui a une force irrésistible, une intensité à vous couper le souffle, une sorte de vérité incontournable. Je sais que cette histoire ne fait que commencer mais j'ignore quand et comment elle se terminera. Mais ce sera une histoire.

D'amour ?

Oui et non.

Je ne comprends pas.

Moi non plus. Et puis, ça dépend de nous. Mais que veut dire ce mot pour vous » ?

Il ne sait que répondre. Il ne savait jamais avant. Pourquoi avait-il prononcé ce mot amour ? Allan pensait souvent que l'amour n'existait pas. Seuls *les amours* faisaient partie de son vocabulaire. Le bruit de la rue leur impose silence. Une ambulance pour un corps en danger hurle de toutes ses sirènes et personne ne lui prête attention. Serge ne cesse de regarder Barbara : sa robe bleue claire semble ne pas toucher son corps. Entre les deux, un espace transparent comme une brise traversant un paysage vallonné. Soudain, elle se met en marche, passant devant lui. Elle semble savoir où elle va. Il la suit en souriant à cette pensée dérisoirement romantique : *nous marchons main dans la main sur le sable de la mer à marée basse le matin très tôt*. Et puis, sérieusement : qui est-elle ? Pourquoi, comment peut-on suivre une inconnue déjà familière, aussi familière que ses mains tout à l'heure ?

Curieusement, un souvenir lui revient de très loin. Il revoit les longues jambes croisées d'une jeune femme, rencontrée une seule fois dans sa vie, vers l'âge de cinq ans. Elle avait un nom étranger, un nom de gâteau : Lise Gompers. Il avait été fasciné, séduit pour tout dire, par ces longues jambes qui se rejoignaient en un endroit clandestin. Il ne pouvait détourner le regard, il ne pensait même pas devoir le faire.

C'était donc ça. C'était pour ces sortes de raisons qu'il était possible de s'émouvoir. Il se rappelle aussi de cette petite fille qui, pour jouer, lui avait mis ses mains moites de sueur sur les yeux. Lui, avait appuyé ses propres mains sur les siennes à en avoir presque mal, il aurait voulu que le jeu dure longtemps. Elle portait un nom de chocolat en colère, Judith Kohler. Ses doigts sentaient encore le lait. Elle avait de drôles de cheveux blondasses et mal peignés et ses yeux étaient tristes. C'est donc à cause de cela qu'un jour plus tard...

Complètement pris par ces souvenirs, il n'avait pas fait attention au parcours effectué, et tout étonné, il se retrouve dans une grande pièce blanche et bleue. Elle est assise sur le lit.

« Vous habitez là ?

Non.

Ce n'est pas chez vous ?

Non.

Alors, où sommes-nous ?

Je ne sais pas. Vous aviez l'air fatigué ou absent. Alors, j'ai sonné à la porte en bas. Personne n'a répondu mais c'était ouvert. Nous sommes montés et sur un pallier il y avait une pancarte : *Appartement à louer*. Disons que nous l'avons loué. On pourrait dire que nous habitons là. J'ai enlevé la pancarte pour en mettre une autre : *Appartement occupé*. Vous n'allez pas dire le contraire ?

Non, bien sûr, l'histoire continue.

Oui, l'histoire continue de commencer. Je ne vous fais pas visiter, il y a trop de pièces et elles ne sont pas toutes aménagées. Nous n'avons pu qu'arranger celle-ci. Il faut un cadre pour une histoire, vous êtes d'accord ? Un cadre réel.

Oui, sans doute. Pourtant il existe des tableaux sans cadre. J'ai même vu des tableaux vides où seul le cadre était peint. Aucune histoire n'était racontée, il fallait l'inventer après avoir trouvé le point de départ. Mais le point de départ est toujours un événement déjà vécu. Il faut donc attendre l'événement. Certains passent leur vie à l'attendre sans savoir qu'il s'est présenté. Ils n'ont jamais dit : c'est ça !

Arrêtez de dire des choses tristes.

Peut-être suis-je triste.

Sûrement. Moi aussi, vous savez, je suis triste. Tout le monde est triste, certains l'ignorent et vivent tristement, à demi. D'autres le savent, ceux- là osent goûter la brûlure du soleil et l'âpreté du vent. Voulez-vous que j'enlève mon cadre ?

Quoi ?

Oui, ma robe.

Votre robe ne me gêne pas, cette zone opaque entre elle et votre corps n'est pas un obstacle.

Vous savez, elle n'est pas une protection, mais plutôt un patio à l'ombre où il fait bon s'attarder et boire du granizado. D'ailleurs, vous seul pouvez la faire disparaître si elle vous gêne.

Vraiment ? Je savais que vous alliez me le dire et j'espérais qu'en le disant, quelque chose allait se passer, presque à notre insu.

Vous ne trouvez pas qu'il se passe quelque chose maintenant » ?

Que c'était-il passé ? Allan s'éveille dans les draps bleus de cette chambre blanche. Il se voit seul et nu et se rappelle progressivement d'elle qui n'est pas là. Son nom lui revient avec peine. Il s'assoit sur le lit et remarque un vieux fauteuil club en cuir brun, usé, griffé, défoncé, une table en bois blanc pas très nette avec un bol sal, des traces de café et des miettes. Cette pièce est donc bien habitée. Il se lève, en fait le tour et énonce à haute voix chaque objet. A la fin, il constate que cette collection de mots fabrique un tableau mal composé et de la plus grande banalité. Que s'est-il passé ? Que fait-il là ? Là, où est-ce ? Il ne peut ressaisir sa mémoire, il vient de vivre une éclipse de nuit. Taches de café mais nulle cafetière. Parfum de femme mais nulle autre trace de présence féminine. Pourtant son corps est fatigué malgré cette nuit apparemment sans événement. Aucun volet ou rideau n'habille les fenêtres, il découvre un ciel gris. Les autres, en vis-à-vis dans la cour, sont fermées et d'épaisses tentures empêchent toute indiscretion. Il se demande si elles sont vraies ou si ce sont des trompes l'œil. Il tourne en rond dans cette pièce jusqu'à rencontrer, sur une table basse en plastique jaune, un papier plus griffonné qu'écrit : « Je suis sortie, B. ». Lui était-il destiné ? Etait-il d'une quelconque Brigitte, Bernadette, Bénédicte ou destiné à n'importe qui ? Ce mot n'a pas de réalité et n'apaise pas son sentiment d'irréalité. Alors, rageusement, il

ajoute en dessous : « Moi aussi. R. ». Pourquoi R. ? R comme reviens, comme rage, risque ou comme rien. Jamais il ne s'était senti dans cet état d'inconsistance et d'apesanteur.

Jamais il n'avait rencontré si peu de résistance autour de lui. Jamais ce qui l'entourait ne lui avait semblé aussi peu fiable. Les objets n'étaient pas factices mais pour un peu il aurait pu s'en saisir et les déformer et s'écrouler avec eux. Ils n'étaient pas des points d'appui, ils ne l'assuraient de rien. Du coup, ils prenaient une importance considérable. Jamais ? Pourtant, il avait connu des états voisins, il y a bien longtemps, il est vrai. Peur éprouvée dans le corps, à Lyon, en traversant le Rhône. Les bombardements en mille neuf cent quarante quatre, les avaient presque entièrement détruits. Seule, une passerelle semblait avoir été bricolée pour permettre aux piétons de passer d'une rive à l'autre. Le Rhône couleur jaune terre, très haut, bouillonnait et grondait avec fureur. Il avait traversé le fleuve, fasciné par cette eau déchainée et révoltée, agrippant de toutes ses forces la main de sa mère qui, elle-même, s'agrippait à lui. Mais il ne pouvait se boucher les oreilles et son son fracas se mélangeait à d'autres bruits : les bombes larguées la veille sur ces ponts et sa chiasse tombant dans un sseau hygiénique sous l'effet de la peur. Bon Dieu, pourquoi tout cela lui revenait-il maintenant ? Panique, à n'en pas douter.

Il se mit à marcher à tue tête de long en large dans la pièce, se cognant aux murs bleus ou blancs qui le renvoyaient au centre. Et la partie reprenait, identique à la précédente c'était nécessaire pour ne pas se sentir mourir. Il se cognait de plus belle. Chaque arrêt était une agonie qu'il ne parvenait à maîtriser qu'en s'élançant à nouveau, les yeux fixés sur le carré gris du ciel vu par une fenêtre. Son sang bouillonnait comme le Rhône. Finalement, épuisé, il s'arrêta et, de la main, fit le tour du carré gris du ciel. « Le ciel est fermé, dit-il et personne ne le sait, personne pour entendre ce que je dis ». Ensuite, très lentement, il caressa avec sensualité les murs de la pièce, pour le seul plaisir de la main.

Assis sur une chaise face à la fenêtre, il s'interroge : suis-je Serge ou Allan ? Ou qui d'autre ?

« Tu t'appelles Igor, dit Barbara en s'étirant sous les draps.

Où étais-tu passée ?

J'étais là, je vivais l'histoire.

L'histoire a donc eu lieu, demanda-t-il sceptique ?

En douterais-tu ? Mais peut-être n'avons-nous pas vécu la même. Pour vivre l'histoire, il faut être deux. Or j'étais seul. Où est l'histoire alors » ?

Son regard était devenu froid. Le sien ne savait où se poser, pas question maintenant de rencontrer celui de Barbara. Elle continua :

« Quelques points de contact, quelques frôlements, quelque éclat du regard, un mouvement involontaire et quasi imperceptible de la lèvre suffisent à donner corps à l'histoire. Les belles phrases et les longs discours ne servent à rien. Mais une modulation de la voix, un son qui s'échappe venu dont ne sait où, un oui ou un mais qui n'a rien à faire là, constituent la mélodie de l'histoire. Quelle peur t'empêche-t-elle de savoir où nous en sommes? Douterais-tu de notre existence ? Oublies les certitudes, elles sont mauvaises conseillères. Les preuves n'existent pas, ce ne sont que des leurres.

Pendant ce temps, Benjamin s'était d'abord tortillé les mains, étiré les doigts comme s'il tricotait sans fin. Un voile sur ses yeux donnait à son regard une allure de plage balayée par le sable un jour pas comme les autres. Les paroles de Barbara ne lui parvenaient pas suffisamment pour en distinguer le sens. Il ne pouvait pas évacuer la question : l'histoire a-t-elle eu lieu ? Il s'accrochait à cette question. Il souhaitait que Barbara ne cesse de parler. L'apaisement pourrait venir de tous ces mots mis bout à bout, de leur musique, des silences ténus qui séparent chaque note.

Puis, il s'est levé pour prendre son paquet de cigarettes quelque part dans la pièce. Il en allume une et s'assoit à nouveau sur le lit. La cigarette se consumera probablement toute seule.

« Tu es entrain de me dire que je ne sais pas ce que c'est qu'une histoire, murmure-t-il ? Mais chaque histoire n'est-elle pas toujours une aventure : on sait plus tard, bien après, quand elle a commencé et sa fin est à chaque fois une surprise. On ne peut rien prévoir, l'histoire s'écrit toujours au passé. Elle *nous* écrit avec une encre sympathique ou pas et lorsque l'on tente de la lire, ce n'est déjà plus la même ».

Barbara le regardait parler, un joli sourire aux yeux, se gardant bien de l'interrompre. Elle aussi écoutait la mélodie des mots qui la confortait dans le sentiment qu'une histoire se déroulait mais tirait à sa fin. Mais au fond, elle se posait les mêmes questions que Gunter, elle fut troublée.

Combien de temps se parlèrent-ils ? Le temps ne se comptait plus en minutes sonnantes et trébuchantes. C'était leur temps à eux, à eux seuls, à l'un et à l'autre. Etait-ce un temps commun ? Devinant ses pensées, elle dit :

« Il faut renoncer à imaginer la possibilité de plonger tous les deux en même temps dans un temps que nous pourrions dire commun. Serions-nous nés la même année, le même jour à la même heure, ça n'y changerait rien. Mais tu vois, je ne me demande pas quel âge tu as, la question ne m'est jamais venue à l'esprit. Moi en cet instant j'ai tous les âges réunis. Est-ce à dire que je suis morte ? Non, ne réponds pas, que pourrais-tu dire d'ailleurs. Je me

sens terriblement vivante mais je sais bien qu'en moi existe une zone qui ne l'est pas. Peut-être est-ce l'espace dont tu parlais, celui entre ma robe et mon corps. Je t'ai cherché toute la nuit sans te trouver. Toi, c'est au matin que tu as cru avoir été seul, tu n'as gardé aucun souvenir de la nuit. Il n'est pas question que je te la raconte, je ne pourrais pas. Est-ce là notre histoire ? Est-ce une histoire ou une *pas d'histoire* ? Une histoire chacun pour soi ? Je ne sais même pas comment tu t'appelles, est-ce Serge, Gunter, Benjamin, Allan ? Ne me le dis surtout pas, ça détruirait tout, je préfère pouvoir te nommer par l'un ou l'autre de ces noms, je m'y retrouve mieux, je me sens plus libre, plus en vie, un peu hors du temps pour longtemps. Tout reste ouvert. Une image folle de l'éternité. Moi, pour essayer de construire cette histoire, j'ai choisi Barbara à cause de tous ces a. A est la première lettre d'un alphabet indispensable, la première voyelle, elle ouvre la voie. Mais pourquoi te dis-je tout cela ? Tu ne réponds pas ? Je t'ennuie » ?

En effet, lui se disait qu'il y avait trop de mots dans cette histoire, si tant est qu'il y est une histoire. Les mots constituaient-ils une histoire ? Était-ce suffisant ? Il se rappelait lui avoir tenu les mains, les épaules, était-ce suffisant ? Il avait peur soudain, comme si tous ses mots à elle, tous ses mots qui l'agressaient, empêchaient l'histoire de se construire. Que manquait-il ? Son corps, [le cri de sa jouissance](#) peut-être ou alors un café préparé ensemble, un regard au delà du voir, un éclat de rire, un sourire sans objet, un bégaiement inopiné, une lueur inattendue surgie dans les yeux, un mégot qui se consume et que l'autre écrase machinalement, un éternuement inapproprié, un bruit dans la rue qui fait perdre un mot, une musique sans parole qui swing ou berce, le besoin impérieux de prendre la main de l'autre pas tout à fait autre et surtout [déjà](#) quelques souvenirs.

« Pour moi, une histoire n'existe que si quelques souvenirs sont déjà présents avant qu'elle ne commence ». Dans le regard de Benjamin, défilaient des visages connus et parfois perdus, des situations marquantes ou pas. Des phrases sans suite le traversaient : il serait bien d'ouvrir la fenêtre, il conviendrait de répondre à Barbara, il avait envie de mettre sa veste.

« Il faudrait reprendre l'histoire autrement. Et puis, qu'est-ce qu'une histoire ? Evidemment, nous sommes là, l'un en face de l'autre, mais qu'est-ce que cela veut dire, qu'est-ce que ça prouve ? Y aurait-il des histoires sans histoire » ? Il pensait à une toile blanche sans signature, joliment encadrée. Était-ce une histoire possible ? Est-il possible de traverser la toile blanche d'un tableau qui ne raconte rien en ne s'accrochant qu'au cadre ? Avait-il jamais fait autrement dans sa vie ? Cette pensée le cloua, immobile, comme un personnage du musée Grévin, célèbre et pourtant anonyme à force d'être immobile.

Il se retrouva dans la rue, dans son quartier, là où il habitait. Lieu familier, heimlich dit la langue allemande. Un sentiment de solitude certes l'habitait mais avec discrétion. Il n'était pas le même que d'habitude. Je suis prêt, pensa-t-il.

C. Spielmann
2010